

1944. Leur mariage est une condamnation à mort

MAGGIE BROOKES

LA FEMME DU PRISONNIER

ROMAN

**PRIX
CHARLESTON
POCHE**

SÉLECTION
2024



MAGGIE BROOKES

LA FEMME DU PRISONNIER

1944, Tchécoslovaquie.

En pleine nuit, une paysanne et un soldat britannique traversent la campagne dévastée. Secrètement mariés et en fuite, Bill et Izabela savent que leur chance ne durera pas. Lorsqu'ils sont capturés, ils sont prêts. Izabela est déguisée en homme, espérant passer pour un soldat afin qu'ils ne soient pas séparés. Ensemble, ils font face aux conditions terribles d'un camp de prisonniers de guerre, dépendant de l'aide de leurs camarades pour maintenir leur fragile subterfuge. Si les Allemands découvrent la vérité, le couple – et tous ceux qui les ont aidés – en paiera le prix.

Inspiré d'une histoire vraie, un roman poignant sur la force du courage et de l'amour.

« Coup de foudre pour ce roman remarquable et époustouflant. »

Justine, @djustinee

Maggie Brookes est une ancienne journaliste britannique, chercheuse en documentation historique et productrice pour la BBC, devenue poétesse et romancière. Pour *La Femme du prisonnier*, elle s'est inspirée de l'extraordinaire histoire que lui a racontée un ancien prisonnier de guerre, et ses recherches l'ont conduite en République tchèque, en Pologne et en Allemagne.

Traduit de l'anglais par Tiphaine Scheuer

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-180-8



9 782385 291808

9,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère



www.editionscharleston.fr

LA FEMME
DU PRISONNIER

Titre original : *The Prisoner's Wife*

Publié en version originale par Century, une marque de Cornerstone,
un département du groupe Penguin Random House.

© Avington Books Ltd 2020

Carte et illustrations intérieures © Darren Bennett

© 2022, Flammarion, pour la traduction française

Traduit de l'anglais par Tiphaine Scheuer

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-180-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Maggie Brookes

LA FEMME
DU PRISONNIER

Roman

*Traduit de l'anglais
par Tiphaine Scheuer*

Flammarion

*Pour Alfred Arthur Brookes et tous les autres
prisonniers de guerre qui ont enduré tant et
espéré que cela n'arrive plus jamais.*

Et tout mon amour pour Katie, Amy et Tim.

« C'est arrivé, cela peut donc arriver
de nouveau : tel est le noyau de
ce que nous avons à dire. »

Primo Levi.

LE VOYAGE D'IZZY

ALLEMAGNE

POLOGNE

AUTRICHE

TCHÉCOSLOVAQUIE

ALLEMAGNE

POLOGNE

AUTRICHE

TCHÉCOSLOVAQUIE

ALLEMAGNE



NOTE HISTORIQUE

Cette incroyable histoire a été relatée par le caporal Sidney Reed, qui était prisonnier des nazis pendant la Seconde Guerre mondiale au stalag VIII B / 344 de Lamsdorf, en Pologne, et au camp de travail E166 de la carrière de Saubsdorf, en Tchécoslovaquie. Pendant la guerre, la Pologne et la Tchécoslovaquie étaient sous le contrôle du Troisième Reich d'Hitler.

En 1944, lorsque cette histoire commence, les nazis avaient établi des camps de prisonniers de guerre dans les parties orientales de la Tchécoslovaquie et de la Pologne, dans le but de retenir les Alliés captifs aussi loin que possible de chez eux. Le nombre de prisonniers britanniques est alors estimé à deux cent mille. Les officiers étaient détenus dans des camps de prisonniers de guerre, mais la Convention de Genève de 1929 permettait de déployer les grades inférieurs dans des camps de travail, appelés *Arbeitskommandos*. Le camp de prisonniers de guerre de Lamsdorf pouvait à lui

seul accueillir treize mille Britanniques, mais douze mille autres hommes ont aussi été envoyés dans des camps de travail pour construire des routes et travailler dans les mines, dans les usines et les champs.

Cette histoire débute dans la région tchèque de la Silésie, qui faisait partie de l'Empire austro-hongrois jusqu'en 1918. La plupart des habitants de la région étaient germanophones et ont accueilli favorablement l'annexion de leurs terres par les nazis. Toutefois, en 1939, Hitler est entré à Prague et a déclaré le reste de la Tchécoslovaquie comme « Protectorat » du Troisième Reich, et le pays entier a commencé à vivre sous le joug des nazis. En 1944, la résistance tchèque devenait fortement mobilisée.

Les noms de nombreux lieux ont changé depuis 1944. Ce roman emploie un mélange de noms modernes et de noms des temps de guerre. Pour plus d'informations à ce sujet, voir la note de l'auteur en fin d'ouvrage.

PROLOGUE

Tout était calme et silencieux en dehors du léger craquement de nos bottes dans la rue déserte. L'éclat de la lune disparut derrière un nuage et on ralentit le pas, tant il nous était difficile de distinguer quelque chose.

Ce fut à ce moment-là qu'on entendit les chiens. Rien qu'un aboiement au début, qui résonnait dans le silence nocturne. On s'agrippa les mains l'un de l'autre et on s'immobilisa un moment.

Puis un autre aboiement. Et encore un autre. Ils n'étaient pas étouffés par les murs d'un bâtiment, mais bien en liberté, comme nous, dans les rues.

On s'éloigna instinctivement de la source du son, et les bâtiments semblèrent se refermer autour de nous. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine et mon souffle s'accélérait. On hâta le pas. Les aboiements des chiens, de plus en plus proches, résonnaient entre les murs – ils étaient peut-être deux, trois. On se retourna pour les voir, mais l'obscurité

était absolue. Nous savions pertinemment que nos bottes faisaient du bruit sur la route pavée.

Puis des cris retentirent derrière nous ; des voix d'hommes, excités d'avoir trouvé de quoi tromper l'ennui de leur garde nocturne, encourageant les chiens, impatients de partir en chasse. Quelle que soit la direction qu'on prenait, les chiens et les hommes se rapprochaient, et nos bottes résonnaient plus fort.

La ville s'emplit de bruits : notre respiration, le battement du sang dans nos oreilles, le claquement de nos bottes sur la route, l'aboïement des chiens, la course et les cris des hommes qui se rapprochaient toujours plus. On aurait peut-être pu s'arrêter, frapper à une porte et implorer de l'aide, mais on n'en fit rien. On continuait en courant de plus en plus vite, Bill me traînant à sa suite. J'étais à bout de souffle et mon sac de toile frappait lourdement contre mes jambes.

Il y eut enfin une ouverture dans la rangée de maisons, un porche voûté qui menait à une étroite galerie bordée de boutiques obscures. Vers l'extrémité de la galerie se trouvait un endroit plus sombre encore, qui ressemblait à un autre tournant, mais il ne s'agissait que d'une large embrasure de porte, surélevée de deux marches dans un renforcement, et qu'on ne voyait qu'en arrivant à sa hauteur.

À présent, les chiens étaient presque sur nous et Bill me tira dans le renforcement, jeta ses bras autour de moi et me serra très fort en murmurant dans mes cheveux : « Je suis désolé. » Puis il me repoussa, pour qu'on ne nous découvre pas en train de nous toucher. Je fermai les yeux et j'attendis la

morsure des chiens, en espérant que tout serait terminé rapidement.

Tout sembla se produire en même temps : les chiens, les hommes, la lueur de la torche sur mon visage. Je levai un bras pour me protéger les yeux et j'entendis le souffle haletant des hommes, l'éclat de leurs voix. Mes dents claquaient et je dus les serrer de toutes mes forces. Les voix derrière le faisceau se transformèrent en un cri désincarné proféré en allemand par l'un des officiers supérieurs.

— Les mains en l'air ! Contre le mur !

On descendit les deux marches en trébuchant. Bill passa d'un côté de la porte, moi de l'autre. Je levai les mains contre le mur et j'aplatis mon visage contre les briques rugueuses pour m'empêcher de tomber.

Au-delà, je percevais les habitants trotinant comme des souris, écouter avec excitation et peut-être – qui sait ? – de la compassion. Je me mordis la lèvre, déterminée à retenir mes larmes, à ne pas en finir de cette manière.

PREMIÈRE PARTIE



Vražné, Tchécoslovaquie occupée

Juin à octobre 1944

La guerre faisait rage en Europe depuis cinq ans – une immense tornade qui éparpillait les familles et arrachait des millions de personnes à leurs proches à tout jamais. Mais parfois, parfois seulement, elle les réunissait. Comme ce fut le cas pour Bill et moi. Une fille de ferme tchèque et un gamin de Londres qui ne se seraient jamais rencontrés, furent projetés sur le chemin l'un de l'autre. On se tendit la main, on s'y accrocha et on serra très fort.

Notre rencontre eut lieu grâce au capitaine Mielleux. Je le surnommais ainsi parce qu'il y avait dans ses manières quelque chose de trop désireux de plaire qui me poussait à le mépriser. Malgré son statut de soldat nazi, il n'avait rien à voir avec les bandes de SS qui débarquaient sans prévenir pour fouiller la ferme et nous interroger au sujet de mon père et de mon frère aîné, Jan.

On sut immédiatement que le capitaine Mielleux était différent car, lors de sa première visite à la ferme, il frappa à la porte de derrière avant de

l'ouvrir. Il se profilait dans l'encadrement de la porte, trapu et bien nourri de produits de la ferme « réquisitionnés ».

Ma mère coupait des pommes de terre à côté de l'évier. Elle en laissa tomber une dans l'eau et se retourna, le couteau toujours dans sa main droite.

D'un seul regard, il engloba la cuisine – le couteau, ma mère avec son tablier, moi avec mes livres étalés sur la table et Marek en train de jouer par terre.

— Vous parlez allemand ? lui demanda-t-il poliment, alors même que les gens de notre région ne parlaient aucune autre langue.

— Bien sûr, répondit ma mère avec son accent impeccable de haut allemand, en écartant une mèche de cheveux de ses yeux avec sa main gauche.

Je hochai imperceptiblement la tête.

Son visage s'illumina.

— Puis-je entrer ?

Ma mère effectua un petit mouvement rapide des doigts qui signifiait « pourrais-je vous en empêcher ? » et il fit un pas à l'intérieur.

Elle posa sa main armée sur le bord de l'évier et avisa avec un froncement de sourcil la boue qu'il déposait sur son sol propre. Mon petit frère Marek se leva. Il n'avait que huit ans mais il prenait son rôle d'homme de la maison très au sérieux.

Le capitaine retira sa casquette. Il avait des cheveux courts et parsemés de mèches grises, le visage ouvert d'un campagnard habitué à regarder le ciel. Ses lèvres étaient fines et peut-être cruelles, mais les rides autour de ses yeux indiquaient son goût pour l'humour. Il paraissait plus vieux sans sa casquette.

— J'ai un peu observé votre ferme... (Le visage de ma mère s'assombrit et il eut un geste de la main.) Je voudrais vous offrir de l'aide pour les récoltes.

Pour mieux pouvoir les confisquer, songeai-je, sachant que ma mère pensait la même chose. Ils réquisitionnaient le moindre navet, le moindre boisseau d'avoine, le moindre jambon qu'on produisait.

— J'ai la charge d'un groupe de prisonniers de guerre de la scierie de Mankendorf. Ils restaurent la route pour le passage des camions de bois, mais je pourrais vous prêter un ou deux hommes pour les périodes les plus chargées. J'ai pour mission d'améliorer la sylviculture et l'agriculture de la région. C'est une grande ferme pour vous deux.

— Trois, précisa mon frère, et ma mère posa une main sur son épaule pour le mettre en garde.

Le capitaine hocha la tête avec sérieux.

— Oui, trois, en effet.

Il avait raison, bien sûr. Même en travaillant du lever au coucher du jour, il était impossible pour ma mère et moi d'accomplir le travail de mon père, de mon frère Jan et des deux employés qu'on avait perdus.

— Comment t'appelles-tu ? demanda le capitaine à mon frère d'un ton amical.

Il hésita avant de répondre « Marek », le nom qu'il avait hérité de son grand-père tchèque. En dehors de la maison et à l'école, il utilisait généralement son autre nom, Heinrich, qui lui venait du père de notre mère. Ma mère et moi échangeâmes un regard, mais sans dire un mot.

— C'est une très jolie ferme, poursuivit le capitaine. J'ai grandi dans une ferme et je sais le travail que ça représente.

Je songeais que je préférais les vrais nazis, ceux qui ne se donnaient pas la peine de faire la conversation et qui retournaient toutes les pièces sans demander la permission, comme si c'était leur droit. On pouvait les haïr de toutes nos forces. On gardait les yeux rivés au sol quand ils se trouvaient dans les murs, conscients que nos visages trahiraient notre haine.

Mais avec le capitaine Mielleux, même la première fois, ce fut lui le premier qui détourna les yeux lorsque je le fixai dans les siens.

— Qu'est-ce qui est le plus urgent ? demanda-t-il.

— D'abord, on doit couper le foin avant qu'il y ait un orage, déclara ma mère, et il hocha la tête.

C'était bizarre de l'entendre parler allemand dans la maison. On ne parlait que le tchèque ici depuis cinq ans, depuis que les nazis étaient entrés dans Prague.

— Demain matin, dans ce cas, dit-il, avant de remettre sa casquette et de lever le bras en guise de salut, qui ressemblait plutôt à un geste destiné à se protéger les yeux du soleil. « Heil Hitler. »

On murmura quelque chose d'inintelligible, il tourna les talons et s'en alla. Marek se rassit.

Les pas du capitaine s'éloignèrent de la maison. Une raideur de l'une de ses deux jambes se manifestait dans le claquement irrégulier de ses bottes. Je supposais que c'était la raison pour laquelle il n'était pas en train de massacrer des Russes ou de traquer les partisans comme mon père et Jan. Peut-être qu'il avait une jambe de bois.

Une fois qu'il fut hors de portée, ma mère soupira et revint au tchèque.

— Eh bien, dit-elle, je ne peux pas dire que ça ne va pas nous aider. Du moment qu'il ne vient pas sans arrêt fourrer son nez dans nos affaires.

À cinq heures et demie, le lendemain matin, ma mère et moi étions encore en train de petit-déjeuner lorsqu'on entendit un bruit sourd sur les portes qui donnaient sur la route et ouvraient sur la cour de notre ferme.

Ma mère termina son café et passa un léger châle sur ses épaules.

Elle se tint très droite, la mâchoire bien ferme, comme si elle s'attendait à devoir prouver qu'elle était bien l'agricultrice, et pas seulement la femme de l'agriculteur. Elle avait dissimulé ses boucles noires sous un foulard noir, ce qui lui donnait un air sévère et presque effrayant. Nous enfiliions nos sabots au moment où le capitaine Mielleux frappa à la porte de derrière et demanda poliment si nous étions prêtes. Il semblait tellement content de lui que j'aurais pu le gifler.

— Je crains de devoir aussi laisser un garde, à cause de votre mari et de votre fils aîné.

Il haussa les épaules d'un air d'excuse.

Ma mère ne dit pas un mot mais lui ferma la porte au nez, traversa la cuisine et la cour à toute allure pour soulever l'énorme poutre derrière les portes métalliques. À l'extérieur se trouvait un petit camion, avec une vingtaine d'hommes à l'intérieur. Cinq prisonniers et un garde âgé étaient en train d'en descendre. Ma mère tint l'une des immenses portes ouverte, juste de quoi les laisser entrer en file indienne, et examina minutieusement chacun des hommes qui passait. En dernier apparut le capitaine

Mielleux, qui insista pour l'aider bien inutilement à remettre la poutre en place.

Les cinq prisonniers de guerre pénétrèrent dans notre cour et le garde leur donna sèchement l'ordre de s'arrêter. Je m'appuyai contre la table de la cuisine en bâillant pour les observer. Marek passa sa tête derrière moi.

Les hommes s'alignèrent et ce fut la première fois que je vis Bill. Il se démarquait des autres à cause de ses cheveux blonds, de ses yeux bleu ardoise et de son visage poupon, presque trop joli pour un homme. Je l'aurais pris pour un Polonais ; je ne savais pas que les Anglais pouvaient avoir ce genre de physique. Tous les prisonniers, y compris lui, étaient bouche bée devant ma mère, qui se tenait devant eux à côté du capitaine Mielleux. L'espace d'un instant, je la vis à travers leurs yeux : sa silhouette féminine, ses yeux sombres et sa tête haute. Malgré sa jupe de travail usée, elle avait une attitude majestueuse, telle une reine déguisée en paysanne.

— Ils feront l'affaire, déclara-t-elle, avant de traverser la cour dans un claquement de sabots pour récupérer des outils dans l'écurie.

Les prisonniers regardaient autour d'eux pour appréhender les lieux : la maison, les écuries, la grange et la grange à foin, qui formaient un carré étroit autour de notre cour fermée. Peut-être cherchaient-ils des moyens de s'échapper. Leurs yeux se fixèrent sur moi à mon approche. Lorsque je leur rendis leur regard, ils baissèrent le leur ou le firent dévier vers un objet neutre : la pompe à eau, la vieille baignoire en étain, notre toit de tuile rouge vif. Ils savaient que le garde les surveillait attentivement.

Bill, lui, continua de me fixer de son regard clair et évaluateur, et je dressai le menton sans défaillir. Ce n'était pas le coup de foudre ni même du désir, mais il se passait quelque chose : un frisson métallique dans l'air, une sorte de défi lancé et renvoyé. Peut-être une forme de reconnaissance.

Le capitaine Mielleux échangea des banalités avec ma mère pendant qu'elle distribuait les faux, les fourches et les râdeaux, mais le garde maintenait quant à lui son fusil pointé sur les hommes désormais équipés d'outils dont ils auraient pu se servir comme d'une arme. Il se racla la gorge et s'adressa à eux en anglais.

— Que personne ne tente rien de stupide, les gars. N'oubliez pas que j'étais dans les tranchées, et j'ai beaucoup de comptes à régler.

Ils hochèrent la tête et je notai pour moi-même que le vieux garde parlait un anglais parfait.

Ma mère poussa la porte de la grange à foin et ouvrit la marche en direction des champs. Je passai la dernière. Le capitaine Mielleux avança de sa démarche raide aux côtés de ma mère, tentant de terminer la conversation tandis qu'elle s'éloignait. Je ne pus retenir un sourire et croisai de nouveau le regard de Bill, dans lequel je distinguai à la fois l'amusement et l'approbation. Son visage semblait s'illuminer quand il souriait.

Le capitaine Mielleux dut se rendre compte qu'on se moquait de lui car il s'arrêta soudainement, fit claquer ses talons et lui souhaita une très bonne journée. Ma mère se retourna et le remercia poliment pour l'aide qu'il lui apportait à la ferme. Il reprit la direction de sa voiture avec un air très satisfait de lui-même.

Arrivée à la lisière du premier champ, ma mère fit une démonstration du maniement de la faux aux quatre hommes qui en avaient été équipés. Deux d'entre eux lui jetèrent à peine un regard, mais Bill se concentra pour imiter ses gestes. Je supposais que c'était un citadin et que c'était nouveau pour lui. Elle les fit pratiquer jusqu'à être satisfaite. Les deux qui n'avaient rien suivi avaient à l'évidence déjà effectué de nombreuses récoltes auparavant, mais Bill et son compagnon exécutèrent plusieurs coups maladroits avant de parvenir à couper quoi que ce soit. J'étais embarrassée pour eux, mais ma mère, patiente, positionna correctement le coude droit de Bill jusqu'à ce qu'il fauche proprement les tiges et me jette un regard de plaisir et de triomphe. Je ne pus m'empêcher de lui répondre par un sourire.

Les gardes avaient bien fait de réveiller tôt les prisonniers, car la chaleur s'abattit bientôt d'un ciel sans nuage. Couper le foin était un travail fatigant qui donnait soif ; il fallait tout entreposer dans la grange avant que la pluie ne risque de tomber. Par ces chaudes journées, on n'était jamais à l'abri d'un orage. L'un après l'autre, les hommes demandèrent la permission de retirer leur veste d'uniforme, puis leur chemise au-dessous. Je fus choquée par leur maigreur, par leurs côtes qui ressortaient comme celles d'un cheval négligé. Certains, y compris Bill, portaient des maillots de corps en piteux état. Sans prêter attention au garde qui lui hurlait de se dépêcher de se remettre au travail, il noua soigneusement sa chemise pour en faire un couvre-chef improvisé qui protégeait également sa nuque et ses épaules émaciées. En avisant sa peau pâle, je songeai qu'il prenait sans doute facilement des coups de soleil.

Moi, au soleil, je ne brûlais pas, je ne faisais que brunir.

Ma mère et moi accomplissions la tâche avec eux pour nous assurer qu'ils suivaient ses directives. Qui sait de quelle étrange manière on procédait en Angleterre ?

Quatre des hommes, dont Bill, travaillaient dans les rangées avec leurs faux et coupaient le foin parfumé, tandis que Mère et moi, ainsi que le cinquième homme, suivions, pliés en deux, pour ramasser le foin et former des ballots que l'on ficelait grossièrement avec des tiges avant de les laisser sécher à l'air libre. La progression, lente et régulière, se faisait en silence ; de temps en temps, Mère et moi nous redressions pour jeter un regard alentour.

Elle surveillait les travailleurs munis de faux pour s'assurer qu'ils savaient ce qu'ils faisaient, qu'ils ne manquaient rien, qu'ils n'avaient pas besoin de la pierre à aiguiser pour réaffûter leurs outils. J'observais de mon côté la couleur dorée du champ, le bleu de Chine du ciel et – du coin de l'œil – les mouvements de balancement aisés qu'effectuait désormais Bill avec sa faux. Je voyais les muscles de son dos et de ses épaules onduler. Il y avait quelque chose de fluide et rapide dans ses gestes. Vif et ondoyant.

Bill sifflait pour accompagner ses efforts et balançait la faux en rythme avec la musique. Je ne reconnaissais aucun des airs, mais de temps à autre, les autres hommes se joignaient à lui et chantaient en chœur.

Quand il devint évident que le garde comptait les faire travailler toute la matinée sous la chaleur sans rien boire, Mère m'envoya chercher de l'eau